

FRAGMENTS DU JOURNAL.

28 novembre.

Plus d'un mois de travail s'est écoulé, sans répit, sans distraction ; levé à cinq heures, couché à minuit, menant de front avec succès, j'en ai la consolante joie, toutes les branches de mes études : l'histoire comparée des révolutions anglaise, américaine et française ; les sciences, la littérature et les langues étrangères. Ah ! que de journées utiles, que de journées heureuses se sont écoulées pendant ces laborieuses semaines ! et quels fruits n'en ai-je pas retirés !

— Vous vous tuerez à force de travail, me disait hier mon digne Delaplanché... et je lui répondis :

— Comment pourrais-je modérer cet irrésistible besoin d'apprendre qui s'est emparé de mon âme et qui s'augmente en raison même des progrès que je fais dans mes consciencieuses études ? Comment songer à la fatigue du corps, quand l'esprit s'élève, s'agrandit, et que le cœur s'épure au creuset de la méditation et du savoir ? Et n'ai-je pas pendant l'espace de longues années dont le souvenir m'est si amer, n'ai-je pas abusé de ma jeunesse et consumé ma vie pour des passions insensées ?... Laissez-moi donc,

ô mon ami, me livrer au travail avec ardeur, avec opiniâtreté, pour réparer ce temps d'erreurs si déplorablement perdu, et parvenir au noble but que je me suis proposé, celui d'être un jour de quelque utilité à mes semblables et à la société.

Le digne homme, en m'entendant parler ainsi, m'a serré dans ses bras en me disant : Allez, allez, mon enfant !... remplissez votre tâche, car cette tâche vient de Dieu !

Ces touchantes et solennelles paroles de mon digne ami se graveront dans mon cœur pour ne plus s'en effacer... Rien à l'avenir ne pourra me distraire de ma philanthropique vocation ; non, rien... pas même les regrets que me cause l'absence de ma belle Anglaise, de cette Lucy dont la ravissante image plane dans ma pensée, comme une étoile brillante d'où mes yeux ne sauraient se détacher !

10 décembre.

Il y a eu hier réunion de notre société secrète : l'assemblée était nombreuse ; des questions intéressantes y ont été agitées sur l'état actuel des partis en France ; des rapports satisfaisants nous ont été faits sur l'extension toujours croissante que prend la société dans les différentes parties de l'Europe.

J'ai su que les carbonari, en bien des lieux,

étaient sous la direction immédiate des membres de notre association, lesquels membres, à des époques données, ou dans de graves circonstances, rendent compte de leurs opérations au comité central.

Cette organisation, habile et forte, peut à la longue amener des résultats importants, surtout si l'on apporte ailleurs autant de scrupuleuse sévérité que nous en montrons ici sur le choix et l'admission des candidats.

Surpris, émerveillé du nombre des villes de France, de Suisse, d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie où sont établies soit des ventes de carbonari, soit des sociétés semblables à la nôtre, j'ai conçu, je le confesse, une haute idée de ce que pouvait opérer un pareil réseau d'hommes tendant au même but, et obéissant strictement aux mêmes chefs.

Puissent ces derniers prendre toujours pour guides de leurs projets la sagesse et la vérité! car s'il en était autrement, ils attireraient sur leurs têtes les malédictions de ceux-là mêmes qui les auraient écoutés et suivis avec le plus de bonne foi et de dévouement... Quoi qu'il arrive, j'aurai toujours gagné d'apprendre dans ces graves assemblées à discuter profondément et avec fruit les plus hautes questions de l'ordre social; que le reste, ensuite, soit dans les mains de Dieu!